

Marguerite YOURCENAR
De son vrai nom Marguerite de CLEENEWERK de CRAYENCOUR
(1903 – 1987)



Comme elle le dit dans son livre autobiographique, *Souvenirs pieux* : « *L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut.* » Dix jours après sa naissance, sa mère, Fernande, mourut dans la soirée du 18 d'une fièvre puerpérale accompagnée d'une péritonite.

Sa mère, Fernande de Cartier de Marchienne était issue de la noblesse belge. Dans *Souvenirs pieux*, Marguerite écrit : « *Fernande avait des charmes qui n'étaient qu'à elle. Le plus grand était sa voix. Elle s'exprimait bien, sans l'ombre d'un accent belge qui eût agacé ce Français, elle contait avec une imagination et une fantaisie ravissantes.(...)* Comme lui, elle aimait l'histoire, et, comme lui, surtout ou plutôt exclusivement pour y chercher des anecdotes romanesques ou dramatiques.

(...) Les soirs vides où l'on reste chez soi, c'était pour eux un jeu de société de tirer de son rayon un gros dictionnaire historique, que Monsieur C, (son père) ouvrait pour y piquer au hasard un nom : il était rare que Fernande ne fût pas renseignée sur le personnage, qu'il s'agît d'un demi-dieu mythologique, d'un monarque anglais ou scandinave, ou d'un peintre ou compositeur oublié (...) »

Son père Michel de Crayencour (1853-1929) avait presque 50 ans quand elle est née. Elle a été élevée par des bonnes. Elle a particulièrement aimé sa bonne Barbe comme une mère. Elle était extrêmement gentille mais elle passait des après-midi avec des messieurs dans une maison peu fréquentable et elle amenait la petite Marguerite qui jouait en attendant... Quand son père l'apprit, il renvoya Barbe sans donner la vraie raison à sa fille. *« J'ai senti qu'on m'avait menti et je n'ai plus respecté la parole des adultes. »* On a entendu Marguerite Yourcenar affirmer, au grand scandale de certains, que sa mère ne lui avait jamais manqué.



Marguerite Yourcenar, enfant.

Dans *Souvenirs pieux*, elle nous dit : *« Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absence. Dans mon cas, au moins, les choses tournèrent autrement (...) mon premier déchirement ne fut pas la mort de Fernande, mais le départ de ma bonne. »*

Le père de Marguerite occupe une place prépondérante dans la vie de sa fille. Il avait rompu avec les traditions bourgeoises. Jeune homme, il s'était engagé dans l'armée, avait déserté par deux fois et avait dû s'exiler. *« Noémie, (sa grand-mère paternelle), ne se prive pas de dire à son fils qu'il finira sur l'échafaud, prédiction qu'elle lui rabâche depuis sa tendre enfance »*, écrit Marguerite dans *Archives du Nord*.

Ce père avait eu un fils d'un premier mariage, Michel Cleenewerk de Crayencour (1885-1966), âgé de 18 ans de plus que Marguerite.

Le père de Marguerite fut un « être mystérieux », sa fille a tenté d'éclaircir ce mystère. Elle l'a fait par bribes mémorialistes, des drames ou des joies. Fut-elle impartiale ?

Il ne voulut jamais mettre sa fille à l'école et lui assura une excellente éducation à domicile. Ils ont beaucoup voyagé, beaucoup déménagé. La devise de son père : « *On s'en fout, on n'est pas d'ici, on s'en va demain.* » Il répétait sans cesse : « *la race n'est rien, le nom n'est rien, l'argent n'est rien, tout n'est rien.* » Nihiliste partiel comme on ne peut que l'être !

Elle a voulu apprendre très tôt le grec et le latin. C'est son père qui l'encouragea dans l'étude des langues. Il se remit aux langues mortes parce que Marguerite les apprenait. Elle passe la première partie du baccalauréat latin-grec en candidate libre à Nice en 1919.

Avec son père, elle visita l'Angleterre, l'Italie où elle découvrit avec lui la villa d'Hadrien à Tivoli, la Suisse, la Grèce...

Riche héritier, son père dissipa ses biens auprès des femmes et dans les salles de jeux ; il s'étourdit de divertissements sérieux ou frivoles sans négliger pour autant la belle littérature, la poésie classique, les tragédies de Shakespeare, ni l'éducation et la simple compagnie amicale de sa fille. Homme fantasque mais très cultivé.

Marguerite passe son enfance au Mont Noir, colline des Flandres, situé à quelques centaines de mètres de la frontière franco-belge dans la propriété de sa grand-mère paternelle Noémie. Le château a brûlé en 1914 pendant la guerre et maintenant à cet emplacement se trouve la villa Marguerite Yourcenar, un lieu pour les écrivains. Noémie n'est guère appréciée de Marguerite, « *abîme mesquin* », comme elle la qualifie dans son œuvre.

Dans son livre autobiographique, *Souvenirs pieux*, Marguerite nous dit : « *L'insupportable Noémie, mère de Monsieur C. et détestée par lui entre toutes les femmes(...), fille d'un président au Tribunal de Lille, née riche, et mariée par le seul prestige de l'argent dans une famille où l'on se plaignait encore de grosses pertes subies durant la Révolution, elle ne permettait pas un instant qu'on oubliât que la présente opulence venait surtout d'elle.* »

« *Elle avait la passion du pronom (sic) possessif : on se lassait de l'entendre dire : « Ferme la porte de mon salon ; va voir si mon jardinier a ratissé mes allées ; re garde l'heure à ma pendule. »* »

Dans *Archives du Nord*, Marguerite nous dit : « *Cette vieille femme qui avait toute sa vie craint la mort finit seule au Mont Noir d'un arrêt du cœur.*

-Du cœur ? s'écria un voisin de campagne facétieux. Elle ne s'en était pourtant pas beaucoup servie. »

Il semblerait que Marguerite Yourcenar ait toujours pensé les membres de sa famille Belges de Wallonie et Français de Flandre comme emblématique de l'humanité.

Comme beaucoup d'adolescentes, elle écrit de la poésie et lit avidement le plus souvent les lectures de son père. Très jeune, elle a beaucoup lu les auteurs grecs et latins.

À 12 ans, Marguerite n'est plus une enfant : l'intelligence prend un bel essor. Les rapports entre père et fille gagnent en sérieux. L'esprit éveillé de l'adolescente fait éclore entre eux des connivences intellectuelles. C'est à cette époque qu'elle choisit son nouveau nom : Yourcenar qui n'a rien de flamand. Elle avoue aimer « *l'initiale Y dont la forme fait songer à un carrefour ou à une branche.* »

C'est l'anagramme presque parfait de Crayencour (un c en plus). Ce nom devient officiel en 1947 lors de sa naturalisation américaine.

En 1920, elle écrit sous le nom de Marg>Yourcenar , (elle a coupé Marguerite), à compte d'auteur : *Le jardin des chimères*. Il s'agit d'un poème dialogué inspiré de la légende d'Icare que Yourcenar qualifiera dans sa maturité d'essai juvénile sans intérêt. C'est le premier ouvrage de Yourcenar devenue un écrivain au sexe indéchiffrable, un (e) certain (e) Marg. Yourcenar...

En 1929, elle publie son roman inspiré de Gide, *Alexis ou le traité du vain combat*. C'est une longue lettre dans laquelle un homme musicien renommé avoue à son épouse son homosexualité et sa décision de la quitter.

1929 est aussi l'année du décès de son père à Lausanne. A son lit de mort, Michel de Crayencour dit à sa fille : « *j'ai vécu plusieurs vies. Je ne vois même pas ce qui les rattache les unes aux autres.* » Il est inhumé à Bruxelles à la demande de sa troisième épouse Christine Brown Hovel. On ne sait pas comment Marguerite vécut le deuil de son père. Elle a toujours agi et parlé comme si, en cette année 29, la publication de son roman avait déplacé le centre de gravité de ses préoccupations.

Un jeune critique et romancier, André Fraigneau (1905 - 1991), ne resta pas indifférent à ses premières œuvres. Il avait publié son *Pindare*. En le lisant, il avait été convaincu que l'auteur connaissait bien la Grèce. Yourcenar n'aimait pas ce texte, au point qu'elle en avait interdit la republication. Marguerite s'éprit d'un amour fou pour Fraigneau, passion qui ne fut pas payée de retour. Fraigneau préférait les garçons...

Les relations sentimentales douloureuses sont des thèmes qui reviennent de façon récurrente dans son œuvre.

Peu après cet échec sentimental, Marguerite se lia d'amitié avec le poète et psychanalyste, Andréas Embiricos (1901-1975) qui fit connaître en Grèce le mouvement d'André Breton. Il fut, avant et après la seconde guerre mondiale, le pivot autour duquel s'articula cette activité surréaliste. La nature des relations Yourcenar Embiricos demeure assez obscure. Jerry Wilson, son dernier compagnon écrit dans un journal intime qu'elle a seulement raconté « *de longues promenades faites dans la campagne grecque avec l'ami auquel elle a dédié les Nouvelles Orientales.* » Ils firent une croisière pour calmer sa passion douloureuse et elle écrivit *Feux*. Elle a composé ce recueil qu'elle appelle « *une série de proses lyriques reliées entre elles par une certaine notion de l'amour* ». *Feux* contient neuf histoires inspirées de personnages historiques ou mythologiques provenant surtout de la Grèce ancienne (Phèdre, Achille, Antigone, Sappho...), mais aussi ayant fréquenté Jésus-Christ (Marie-Madeleine) . C'est un texte d'une beauté très rare .

Dans les années 30, elle est très nomade. Elle a vécu en Grèce et en Italie et puis en 1938, elle rencontre à Paris une Américaine Grace Frick (1903-1979) qui est tombée éperdument amoureuse d'elle.



Grace FRICK

Grace est enseignante universitaire, chercheuse et traductrice de l'œuvre de Yourcenar. Elle est allée la voir aux États-Unis mais elle n'est pas restée, elle avait envie de retourner en Grèce qu'elle aimait passionnément et elle dira que « *ce pays a été le plus grand événement (peut-être le seul grand événement de l'humanité).* »

Elle n'acceptera jamais de parler de cette passion avec Grace. Elle avait décidé de ne se livrer à aucune confidence sur sa vie intime.

La guerre est arrivée, elle est repartie aux États-Unis et s'y est installée.

Elle ne voulait pas rester intellectuellement inactive et en octobre 41, elle a donné bénévolement des cours de français et d'histoire de l'art, au Hartford Junior Collège où Grace était directrice des études. A la rentrée scolaire de 42, Yourcenar qui veut être financièrement indépendante obtient un contrat à Sarah Lawrence, une université progressiste et très soucieuse de recherches pédagogiques. Elle y enseigna principalement le français et aussi l'italien. En classe, elle ne parlait jamais anglais. Elle travaillait à mi-temps. Le trajet en train de Hartford dans le Connecticut où elles habitaient à son lieu de travail était long et compliqué. Elle n'a jamais appris à conduire...

Le président de l'université nous dit : « *Elle ne se mêlait pas à ses collègues et restait à l'écart de la vie de l'université. Physiquement, elle imposait le respect (...). Elle était très courtoise, mais inflexible quant à ses décisions.* »

Avec Grace, elle a continué à beaucoup voyager.

Elle avait publié avant la guerre, *Le coup de grâce*, un court et très beau roman : en 1919, dans les Pays Baltes ravagés par la guerre, la révolution, trois jeunes gens (deux hommes et une femme) jouent au jeu dangereux de l'amour. Ce roman a été adapté au cinéma par Schöndorff, metteur en scène allemand en 1976. Elle n'a pas été ravie de l'adaptation de son roman. Elle sera plus inspirée quand elle évoquera des années plus tard, avec André Delvaux l'adaptation de son livre *L'œuvre au noir*.

Elle avait publié *Le coup de grâce* chez Gallimard. De passage à Paris, elle s'est rendue chez son éditeur et on lui dit sèchement que son livre n'avait pas marché. Comme vous l'imaginez, elle en a conçu un certain ressentiment. Elle va se venger...

Son père avait épousé tardivement Christin Brown Hovel et quelque temps après la guerre cette dernière lui envoie une malle contenant toutes ses affaires de Suisse. Elle retrouve le début des *Mémoires d'Hadrien* dans sa première conception. « *J'imaginai longtemps l'ouvrage sous forme d'une série de dialogues où toutes les voix du temps, se fussent fait entendre (...) La voix d'Hadrien se perdait sous tous les cris. Je ne parvenais pas à organiser ce monde vu et entendu par un homme.* »

Ce projet n'avait pas abouti. La jeunesse de Yourcenar a été un frein à l'écriture de ce roman. Elle le dit expressément : « *En tout cas, j'étais trop jeune. Il est des livres qu'on ne doit pas oser écrire avant d'avoir dépassé 40 ans.* » Elle l'a réécrit sous la forme épistolaire et l'a proposé chez Plon. Jean Paulhan qui travaillait chez Gallimard découvre le premier chapitre dans une revue et le trouve magnifique. Gaston Gallimard essaie de la convaincre de revenir chez lui. « *Plutôt de pas publier ce livre que le publier chez vous.* » Et en plus il l'appelait « *mademoiselle* » et elle ne le supportait pas. Elle reviendra plus tard chez Gallimard.

Ce livre est un chef d'œuvre. Hadrien vieillissant et malade, adresse à Marc Aurèle, le futur empereur, une longue lettre dans laquelle il fait le bilan de son action en même temps que son examen de conscience ; il évoque sa vie tumultueuse, son amour infini pour le bel Antoneus et le chagrin que lui a causé le suicide de son amant.

Yourcenar a fait de longues recherches pour se mettre dans la peau de son personnage. Elle confiait dans ses notes : « *l'une des meilleures manières de recréer la pensée d'un homme : reconstituer sa bibliothèque.* »

« *Quand j'écrivais les Mémoires d'Hadrien, je noircissais des pages en grec ancien pour mieux me rapprocher de lui.* » Hadrien était philhellène. La culture grecque l'a façonné : « *C'est en grec que j'aurais pensé et vécu.* » écrivait-il.

Mémoires d'Hadrien n'est pas vraiment un roman historique, c'est un roman qui joue avec l'histoire. Dans un roman historique, l'écrivain se place hors du livre.

Elle recrée l'univers d'un personnage qui a existé, c'est sa vision. Elle disait, moqueuse : « *certains notables pensent que les Mémoires d'Hadrien est un roman historique. Ils se trompent !* »

En 1951, paraissent enfin *les Mémoires d'Hadrien* qui connaissent un très grand succès et établissent définitivement sa réputation d'écrivain majeur. On découvrait avec surprise qu'on pouvait encore composer une œuvre humaniste, d'une grande érudition traitant de problèmes culturels et capable de trouver des lecteurs fervents.

Elle allait devenir un de ces « *monstres sacrés* » comme les grands auteurs classiques. Puis l'œuvre progressivement mieux connue, est apparue dans sa diversité. Certes Yourcenar avait bien la fibre citationnelle mais elle ne se limitait pas au dix-septième siècle et à la sphère antique. Son écriture est classique, prose limpide, belle... Dans ce style très classique, elle sait entrelacer les choses pour les rendre contemporaines : *Hadrien*, c'est à la fois une réflexion sur l'amour et le pouvoir ; *Zénon*, dans *l'Oeuvre au Noir*, sur l'obscurantisme, le totalitarisme.

Ce qui frappe lorsqu'on ouvre un livre de Yourcenar à quelque genre qu'il se rattache c'est cette capacité de faire vivre en quelques pages des gens. Ils sont là, nets, précis, on les voit penser. Yourcenar a une manière particulière de s'interroger sur les personnages, de creuser au fond des êtres, de deviner leur secret. C'est une œuvre close à l'écart des écoles mais une œuvre qui perdure.

Depuis plusieurs années, Marguerite et Grace avaient formé le projet d'acheter une maison. Elles découvrent sur la côte de l'Etat du Maine au nord-est des Etats-Unis, l'île des Monts Déserts, une modeste maison en bois toute blanche qu'elles aménagent avec goût. Marguerite a toujours insisté sur sa modestie : « *une petite maison très simple, avec un jardin et beaucoup de livres.* » Elles l'ont appelée « Petite Plaisance » pour le plaisir d'un nom français, et en souvenir de Samuel Champlain, découvreur en 1604 de cette grande île. C'était une sorte de base, elles ont continué à beaucoup voyager.



Nous sommes au début des années 60 au moment où Grace est tombée malade (cancer) et le fameux nomadisme de Yourcenar était bien réduit. Ne pas voyager, c'était comme une prison. Son deuxième livre est *l'Œuvre au Noir*, son livre préféré. Par manque de chance, il paraît en mai 1968. Les manifestations, les grèves occupaient davantage les Français que la littérature...Heureusement, il a eu le prix Femina à l'unanimité.

L'Œuvre au Noir est un livre grandiose. On reste ébloui devant une telle érudition et une connaissance historique exceptionnelle.

L'histoire se passe au 16^{ième} siècle dans une Flandre meurtrie par l'inquisition et les guerres de religion. Zénon, personnage imaginaire, médecin alchimiste sera jugé pour hérésie. J'ai été fascinée par le personnage de Zénon. Son parcours personnel, intellectuel et philosophique est captivant. Condamné à mort, son ultime liberté est de se tuer lui-même dans sa prison de Bruges plutôt que d'être tué par ses bourreaux. Ce livre lui a pris pas mal de temps. « *J'aimais Zénon comme un frère.* » disait-elle. À 20 ans, Marguerite avait écrit une nouvelle *d'après Dürer* et *l'Œuvre au Noir* est en quelque sorte sa prolongation.

Pour Yourcenar, la Flandre représente des moments intenses dans les dix premières années de son existence, une source de création de plus en plus présente dans ses œuvres : quelques affleurements dans *les mémoires d'Hadrien* évoquent sans la nommer la terre humide des Flandres ; Zénon, fils imaginaire réinventé, l'arpente, puis s'en échappe, y revient et y meurt. Elle disait : « *j'ai refait dans les rues de Bruges, chacune des allers et venues de Zénon.* » Ces « terres basses » vers lesquelles le

sablier du temps ramène si souvent Yourcenar dans sa vieillesse se sont superposées pour dessiner un peu sa trilogie familiale, *le labyrinthe du monde* qui représente trois livres. D'abord, le côté maternel dans *souvenirs pieux* ; puis *Archives du Nord* consacré à sa famille paternelle et enfin le troisième volume, pour les souvenirs déterminants de l'auteur, *Quoi ? l'éternité* qui paraît posthument en 1988.

Alors qu'elle vivait aux Etats Unis, Marguerite Yourcenar aimait revenir en France. « *Je n'ai repensé à mes origines flamandes que tard, lors de la rédaction d'Archives du Nord (...) j'ai cru reconnaître en moi un peu de ce que j'appelle la lente fougue flamande* » disait-elle.

À Bruges, au couvent anglais, elle rendait souvent visite à sœur Marie-Laurence, arrière-petite-fille Rostopchine, mieux connue sous le nom de comtesse de Ségur. Yourcenar détestait les livres de cette dernière mais elle s'épanouit auprès de la religieuse. « *On parlait de beaucoup de choses affirme la sœur. La littérature ne fut jamais un sujet de conversation. Nous ne parlions jamais de religion, même si elle avait une grande foi (...) Lorsque son amie est décédée, elle a demandé toutes les années qui ont suivi qu'une messe soit organisée en son honneur.* »

Yourcenar est élue le 27 mars 1971 à l'Académie Royale de langue et littérature française de Belgique, elle occupe le fauteuil de Benjamin Woodbridge connu pour ses travaux sur les écrivains belges. Elle avoue ne pas le connaître et effectue des recherches aux Etats-Unis aux fins de prononcer un discours d'hommage. Personne ne s'attendait à un véritable éloge et une profonde réflexion sur Woodbridge dans une salle comble et en présence de la Reine Fabiola. Cet éloge permit à tous de mieux connaître ce mystérieux personnage qui n'était en vingt-trois ans jamais venu y siéger. Les discours à l'Académie Royale étaient simples et courts mais ce n'était pas du genre de Yourcenar de rendre un hommage en quelques phrases.

Yourcenar est aussi une traductrice mais ses traductions sont un peu exotiques. La traduction des *Vagues* de Virginia Woolf est très fautive paraît-il mais très belle. Elle traduisait en écrivain, elle voulait trouver quelque chose de mieux.

Constantin Dimaras érudit et philologue grec, spécialisé dans la littérature néo-hellénique qu'il a enseignée à la Sorbonne l'a aidée à traduire les poèmes de Cavafy (un des plus célèbres poètes de la Grèce moderne). La collaboration Yourcenar Dimaras n'était pas toujours de tout repos. Elle voulait faire du style en français et n'écoutait pas les conseils de Dimaras. Elle ne parlait pas le grec moderne. Elle a également traduit du grec ancien la *Couronne et la lyre*. Elle parlait couramment le grec ancien et on retrouve cette traduction d'écrivain.

Dans son livre *Fleuve profond sombre rivière -les negro-spirituals* , elle retrouve en français le parler des esclaves des grandes plantations du sud-américain. Elle recrée et retrouve le chaloupé des rythmes, la sourde colère de l'humiliation. Elle avait été très émue par ce peuple noir qu'elle découvrit grâce à ses chants sacrés.

Marguerite Yourcenar s'est illustrée dans tous les genres littéraires.

Elle a également écrit de nombreux poèmes. C'est une poésie très conventionnelle, vers bien rimés. Lors d'une soirée poésies avec mes amis, Josiane Asmane, écrivaine et poétesse et Michel Lalanne, passionné de poésies et comédien amateur, nous avons lu les poèmes que nous préférons :

LE MIEL INALTÉRABLE

Le miel inaltérable au fond de chaque chose
Est fait de nos douleurs, nos désirs, nos remords ;
L'alambic éternel où le temps recompose
Les larmes des vivants et la pitié des morts.
D'identiques effets regerment de leur cause ;
La même note vibre à travers mille accords ;
On ne sépare pas le parfum de la rose ;
Je ne sépare pas votre âme de son corps.
L'univers nous reprend le peu qui fut nous-mêmes.
Vous ne saurez jamais que mes larmes vous aiment ;
J'oublierai chaque jour combien je vous aimais.
Mais la mort nous attend pour nous bercer en elle ;
Comme une enfant blottie entre vos bras fermés,
J'entends battre le cœur de la vie éternelle.

CANTILÈNE POUR UN JOUEUR DE FLÛTE AVEUGLE

Flûte dans la nuit solitaire,
Présence liquide d'un pleur,
Tous les silences de la terre
Sont les pétales de ta fleur.

Disperse ton pollen dans l'ombre,
Âme pleurant, presque sans bruit,
Miel coulant d'une bouche sombre,

Et, puisque tes lentes cadences
Rythment le pouls des soirs d'été,
Fais-nous croire que les cieux dansent
Parce qu'un aveugle a chanté.

VOUS NE SAUREZ JAMAIS

Vous ne saurez jamais que votre âme voyage
Comme au fond de mon cœur un doux cœur adopté ;
Et que rien, ni le temps, d'autres amours, ni l'âge,
N'empêcheront jamais que vous ayez été.
Que la beauté du monde a pris votre visage,
Vit de votre douceur, luit de votre clarté,
Et que ce lac pensif au fond du paysage
Me redit seulement votre sérénité.
Vous ne saurez jamais que j'emporte votre âme
Comme une lampe d'or qui m'éclaire en marchant ;
Qu'un peu de votre voix a passé dans mon chant.
Doux flambeau, vos rayons, doux brasier, votre flamme,
M'instruisent des sentiers que vous avez suivis,
Et vous vivez un peu puisque je vous survis.

CEUX QUI NOUS ATTENDAIENT

Ceux qui nous attendaient, se sont lassés d'attendre,
Et sont morts sans savoir que nous allions venir,
Ont refermé leurs bras qu'ils ne peuvent plus tendre,
Nous léguant un remords au lieu d'un souvenir.
Les prières, les fleurs, le geste le plus tendre,
Sont des présents tardifs que rien ne peut bénir;
Les vivants par les morts ne se font pas entendre;
La mort, quand vient la mort, nous joint sans nous unir.
Nous ne connaissons pas la douceur de leurs tombes.
Nos cris, lancés trop tard, se fatiguent, retombent,
Pénètrent sans écho la sourde éternité;
Et les morts dédaigneux, ou forcés de se taire,
Ne nous écoutent pas, au seuil noir du mystère,
Pleurer sur un amour qui n'a jamais été.

Passons au féminisme de Yourcenar, elle n'est ni militante, ni féministe. Elle médite le féminisme qui pense la femme en opposition à l'homme. Son idéal féministe est fait de collaboration, de compréhension et de sympathie. Elle refusera toute sa vie de reconnaître l'existence de domination entre hommes et femmes. En bonne fille patriarcale, Yourcenar se dissocie des féministes. Lors d'un interview, elle disait :

« je trouve aussi regrettable de voir la femme jouer sur deux tableaux ; on est sidéré quand on voit certaines revues féminines. On lit un article nous disant que la condition de la femme est atroce... On tourne la page et on voit une histoire de cosmétiques, de soutien-gorge, de souliers à hauts talons, tout l'arsenal de la femme objet ... »

Yourcenar était cependant une femme coquette. Même en voyage, elle cultivait le plaisir de bien paraître en changeant fréquemment de bijoux et en arborant une tenue nouvelle chaque soir au dîner. Elle disait : *« je n'aime pas les étiquettes et femme est une étiquette. »*

Elle se félicite cependant des acquis glanés à la faveur des longues années de lutte. Elle était pour la libéralisation de l'avortement et contre la peine de mort.

Bataillard avait écrit dans les colonnes de la Gazette Lausanne : *« Yourcenar écrit des livres peu féminins par le choix des sujets. »* Cette sottise poursuivra toute sa vie Yourcenar et plus violemment que jamais au moment de son élection à l'Académie Française.

Yourcenar était écologiste avant l'heure. Dans son œuvre, on peut voir que le rapport à la nature est très fort. Elle faisait son pain elle-même. Elle a cessé de manger de la viande avant l'heure ! Les animaux tiennent une place de prédilection dans son existence comme dans ses récits. Elle ne s'est jamais cachée en dénonçant la cruauté de ses contemporains. En 1972, *Le Monde* avait publié une lettre d'elle concernant la chasse aux phoques. *Le Figaro* a également une de ses lettres dénonçant l'horreur des abattoirs et proclamant que la cruauté envers les animaux *« c'est un crime contre l'humanité qu'il endure et brutalise un peu plus. »*

« Et puis, il y a toujours pour moi cet aspect bouleversant de l'animal qui ne possède rien, sauf sa vie, que si souvent nous lui prenons. Il y a cette immense liberté de l'animal,

vivant sans plus, sa réalité d'être, sans tout le faux que nous ajoutons à la sensation d'exister. C'est pourquoi la souffrance des animaux me touche à ce point, tout comme la souffrance des enfants. »

Militante pacifiste, Yourcenar a souvent manifesté aux Etats-Unis contre la guerre au Vietnam ou contre des firmes peu écologistes. On a du mal à imaginer la grande académicienne avec son air un peu hautain de chatelaine « déguisée » en homme sandwich pour manifester sur un trottoir américain, immobile pendant des heures.

C'est Jean d'Ormesson qui est à l'origine de l'entrée de Marguerite Yourcenar à l'Académie Française. Il a présenté sa candidature et il était bien décidé à la faire élire. Elle avait évidemment aux yeux des Académiciens un défaut rédhibitoire : être une femme. Les douteuses plaisanteries sur Yourcenar et les jugements à l'emporte-pièce sur son œuvre sont d'un sexisme intolérable. Albert Cohen a dit au micro de Jacques Chancel : « *qu'étant si grosse et si moche, elle ne pouvait être un grand écrivain.* » Ignoble !

Jean Guittou, auteur des *Vers de l'unité dans l'amour* a dit peu élégamment : « *que la candidate est une femme et qu'en tant que femme elle a autre chose à faire que de siéger parmi 40 hommes.* »

Claude Lévi-Strauss qui était opposé à l'arrivée d'une femme : « *je connais bien les tribus et il ne faut jamais changer les plumes.* » Sans commentaire !

Elle avait affirmé à plusieurs reprises qu'elle ne ferait pas acte de candidature, ni visite, mais que si l'Académie Française lui faisait l'honneur de l'élire, elle ne refuserait pas. On fit courir le bruit qu'elle était belge. On s'est aperçu qu'elle était américaine depuis 1947. En effet elle avait omis de faire les démarches lui permettant de conserver sa nationalité française. « *Qu'à cela ne tienne.* » déclarait Alain Peyrefitte, alors Garde des Sceaux et Académicien, fervent partisan de la candidature de Yourcenar, « *elle va redevenir française.* »

Le 6 mars 1980, elle est élue au fauteuil de Roger Caillois (1913-1978) auquel elle a rendu un vibrant hommage. Elle est reçue sous la Coupole le 22 janvier 1981 par Jean d'Ormesson. Elle ne voulait pas porter l'habit vert et l'épée. Yves Saint Laurent a dessiné sa tenue d'académicienne : une longue robe en velours noir très sobre et très élégante et un grand châle en soie blanche qui couvrait ses cheveux lorsqu'elle entra et qu'elle fit glisser sur ses épaules pour prononcer son discours de réception .



Entrée à l'Académie Française



Lecture du discours

En le lisant on réalise toute la culture, l'intelligence de cette femme qui s'exprime dans une langue concise.

Voici un court extrait :

« Vous m'avez accueillie, disais-je. Ce moi incertain et flottant, cette entité dont j'ai contesté moi-même l'existence, et que je ne sens vraiment délimité que par les quelques ouvrages qu'il m'est arrivé d'écrire, le voici, tel qu'il est entouré, accompagné d'une troupe invisible de femmes, qui auraient dû, peut-être, recevoir beaucoup plus tôt cet honneur, au point que je suis tentée de m'effacer pour laisser passer leurs ombres(...) Madame de Staël eût été sans doute inéligible de par son ascendance suisse et son mariage suédois : elle se contentait d'être un des meilleurs esprits du siècle. George Sand eût fait scandale par la turbulence de sa vie, par la générosité même de ses émotions qui font d'elle une femme admirablement femme ; la personne encore plus que l'écrivain devançait son temps. Colette elle-même pensait

qu'une femme ne rend pas visite à des hommes pour solliciter leurs voix, et je ne puis qu'être de son avis ne l'ayant pas fait moi-même (...) »

Mathieu Galey avait écrit un livre d'entretien avec Marguerite Yourcenar : « *Les yeux ouverts* ». Elle avait considéré que le célèbre critique littéraire l'avait interrogé sur les sujets qui l'intéressaient lui, pas elle. Elle n'en fut pas ravie...

Je m'en voudrais de manquer la description très méchante et misogyne que fit Mathieu Galey de la réception de Yourcenar sous la Coupole en présence du président de la République Valéry Giscard d'Estaing et de son épouse Anémone :

« Bien entendu, le seul événement historique auquel j'assiste, j'attends huit jours pour le noter car ce fut un véritable show que cette réception, tout à fait insolite. Rien d'une réception académique : quelque chose comme un intronisation du Tastevin, ou le grand jubilé de la reine Victoria. Grande houppelande de velours noir, avec un col blanc sur la tête, l'entrée de Marguerite Yourcenar est assez stupéfiante. Un sacre, au son du tambour (...) Avec leur allure d'insectes, cela donnait aussi l'impression d'une mystérieuse frairie, comme si cette grosse termite, fécondée par ses insectes vibronnant autour d'elle, allait pondre des œufs, sous l'œil du couple présidentiel, impassible sur ses fauteuils Louis XV. Après quoi ce lourd paquet commence à lire son beau mais long discours sur Caillois, où il est question de diamants, mais ce ne doit pas être volontaire (...) À la fin la salle entière se lève pour applaudir sauf les Giscard qui se prennent pour des souverains. »

Une chose amusante à l'Académie Française. Comme le veut la tradition pour tout nouveau membre, Marguerite Yourcenar avait participé à une séance de travail sur le dictionnaire. « *Le nouvel académicien doit commenter le mot du dictionnaire auquel on est arrivé*, précise Jean d'Ormesson. *Le mot qui devait échoir à Marguerite Yourcenar était "follette". Nous nous sommes trouvés un peu embarrassés. Nous avons triché et nous lui avons donné "follement"* »

Quand on lui faisait remarquer que lors de ses passages à Paris, elle pourrait honorer le quai Conti, elle répondait invariablement : « *j'avais prévenu...j'y suis allée une fois. Ce sont de vieux gamins qui s'amuse ensemble le jeudi. Je crois qu'une femme n'a pas grand-chose à faire là-dedans.* »

Les académiciens lui ont fait payer tout cela d'une manière grossière : personne ne représentait l'Académie Française au service funèbre célébré à sa mémoire le 16 janvier 1988 dans l'île des Monts Déserts.

L'Académie Française, fondée en 1634 et officialisée en 1635 par le cardinal de Richelieu est composée de quarante membres dont un secrétaire perpétuel.

Onze femmes seulement ont, depuis 1980, été élues académiciennes :

- 1-Marguerite Yourcenar, 1980-1987
- 2-Jacqueline de Romilly, helléniste, 1988-2010
- 3-Hélène Carrère d'Encausse, historienne, 1990-2023 , secrétaire perpétuel
- 4-Florence Delay, écrivaine, depuis 2000
- 5-Assia Djebar, écrivaine, 2005-2015
- 6-Simone Veil, femme politique, 2008-2017
- 7-Danièle Sallemane, écrivaine, depuis 2011

8-Dominique Bona, écrivaine, depuis 2013

9-Barbara Cassin, philosophe, depuis 2018

10- Chantal Thomas, écrivaine, depuis 2021

11- Nous avons eu la joie d'apprendre l'élection de Sylviane Agacinski, écrivaine et philosophe, le 1^{er} juin 2023.

Grace s'était éteinte le 18 novembre 1979, après vingt ans d'une lutte héroïque contre un cancer. Elle rendait à Marguerite Yourcenar une manière de liberté, celle de reprendre la vie de nomade, de boucler la boucle avant de quitter la vie à son tour. Finalement, il n'y eut plus qu'un seul compagnon, Jerry Wilson, venu en 1978 à Petite Plaisance avec une équipe de télévision française.



Jerry Wilson

La passion partagée pour la langue française leur avait fait nouer en peu de jours une amitié complexe.

En février 1980, au cours d'une croisière dans les Caraïbes, elle apprend son élection à l'Académie Française.

En 1981, elle séjourne au Maroc, en Espagne, où ils fêteront l'anniversaire de Jerry, au Portugal. À New York, ils visitent la Frick Collection où Marguerite montre à Jerry le fameux cavalier polonais de Rembrandt, l'un des tableaux de sa vie.

En 1982, elle séjourne en Grèce, au Canada, puis ce voyage en Égypte attendu depuis près de vingt ans. Écoutons l'égyptologue Corteggiani : « *Je l'admirais depuis longtemps comme écrivain(...) j'ai été ébloui par cette femme , par sa culture(...), par son incroyable capacité d'attention, par sa curiosité intellectuelle encore si vive. »*

D'octobre à décembre 1982, elle séjourne au Japon, première étape de la découverte de l'Asie qui allait l'amener ensuite vers la Thaïlande et l'Inde.

C'est au Japon qu'elle entreprend avec Jun Shiragi, la traduction des cinq Nô modernes de Mishima (qui paraîtra début 1984). Elle a commencé à apprendre le japonais...

Mishima ou la vision du monde est un essai de Yourcenar. Mishima s'est suicidé en 1970 par seppuku. Dans cet essai, Yourcenar analyse la vie et l'œuvre de Mishima dans le but de comprendre ce qui l'a conduit à choisir la mort par seppuku.

Au Kenya, ils visitent des réserves d'animaux. Après une conférence à l'Institut français de Nairobi, ils sont victimes d'un accident de la circulation qui les immobilisera l'hiver au Kenya. Yourcenar en faisait le récit avec humour. « *Les journaux ont dit que j'avais*

été renversée par un minibus. D'autres par un autobus ! Et pourquoi pas par un tank ! C'était une simple automobile. »

Pendant huit ans, Jerry fut le compagnon de Yourcenar. Il fit de nombreuses photos de leurs voyages. Il meurt du sida en 1986. Il avait 36 ans.

Après la mort de Jerry, elle organise un voyage d'hiver. Le parcours est programmé : Amsterdam, Copenhague, la Belgique, Paris, Zurich et l'envol pour l'Inde.

Elle n'eut pas le temps de faire ce voyage. Le 8 novembre 1987, elle est victime d'un accident cérébral et meurt le 17 décembre 1987. Elle avait donné comme consigne que ses cendres soient mises dans le châle qu'elle portait à l'Académie Française et dans un panier en osier déposé à côté des cendres de Grace. Elle avait demandé que ses amis se réunissent plus tard.

Le 16 janvier 1988 a eu lieu à l'église de l'Union de Northeast Harbor, une cérémonie à la mémoire de Marguerite Yourcenar. Elle avait réglé tous les détails.

On y lut des textes choisis par ses soins dont le poème d'une religieuse bouddhiste du 19^{ième} siècle :

*« Soixante-six fois mes yeux ont contemplé les scènes
Changeantes de l'automne.
J'ai assez parlé du clair de lune.
Ne me demandez plus rien
Mais prêtez l'oreille aux voix des pins et des cèdres quand le vent se tait. »*

Walter Kaiser, professeur à Harvard, traducteur et ami de Yourcenar a prononcé l'éloge funèbre dont voici un extrait :

« Nous qui sommes réunis cet après-midi pour témoigner une dernière fois notre affection et notre respect à cet être hors du commun qui marqua si profondément chacune de nos vies, nous sommes des privilégiés, que ceux que Stendhal nommait les "happy few". Car ce fut bien un privilège de la connaître personnellement, de l'aimer et d'en être aimé... Dans cet univers du Mont Désert dont elle était si proche et où elle avait fait sa maison, son esprit, j'en suis sûr, planera toujours sur monts et rivages, répandant sur ces lieux la bénédiction de son affectueuse sagesse. Et en ce jour où nous lui disons au revoir, je voudrais pour elle prononcer cette ancienne formule propitiatoire qu'Hadrien sans nul doute savait : Sit tibi terra levis Margarita...Puisse la terre, cette terre que vous avez aimée d'une si profonde tendresse, être sur vous légère infiniment. »

Jacky MORELLE

Présidente de la commission Culture VLF

Sources

- Le labyrinthe du monde, 3 tomes autobiographiques de Marguerite Yourcenar
 - 1 - Souvenirs pieux
 - 2 - Archives du Nord
 - 3 – Quoi ? l'éternité
- Josiane Savigneau
- Jerry Wilson
- Archives de la presse
- Yourcenar répond à Pivot
- Yourcenar et Jacques Chancel
- Bibliothèque du centre Pompidou
- Bibliothèque Marguerite Audoux (Paris)